

# RETOUR SUR AMOUR

Loïc Quintin

Éditions ThoT  
Roman



Loïc Quintin est né au bord de la mer. Accompagnateur en montagne, guide touristique, correspondant de presse, il publie, avec *Retour sur amour*, son sixième roman. Après avoir utilisé dans ses précédents ouvrages la nature comme toile de fond, l'auteur aborde ici un nouveau genre : celui du hasard des rencontres et des rapports entre les êtres.

PREMIER MOUVEMENT  
*Crescendo*



# 1

## *FORTISSIMO*

Le parc rayonne de mille feux en ce printemps qui tire sa sarabande pour annoncer l'été. La grande maison bourgeoise est assise au milieu de chênes centenaires et de marronniers arrogants. La demeure expose un mélange de douceur et de fric en ce jour mémorable.

C'est un jour de fête. Un de ceux qu'on n'oubliera pas tant la correspondance entre les êtres et la nature, de regards en conversations, de sourires en gestes augustes, de joie partagée, d'émulation, est démultipliée. Le temps s'est arrêté.

Les cœurs battent à l'unisson des mariés qui déploient leur bonne humeur et leur affabilité envers les invités. Chapeau rose à large bord pour les femmes, queue-de-pie pour les hommes, costume bleu marine pour les enfants, jupe plissée légère pour les petites filles : on se croirait dans un tableau vieux de deux siècles, sorti tout droit de la magie du pinceau d'un artiste talentueux.

On se presse autour de la table dressée au centre du parc. Les domestiques de la maison s'affairent derrière le dos des quelque deux cents convives. Présidents directeurs généraux, directeurs de banque, entrepreneurs en vogue, commerçants du centre-

ville, officiers militaires en uniforme, député, le quota local est réuni pour la bonne cause : le mariage de Viviane et Romain.

La blondeur de la chevelure de la jeune mariée s'échappe de part et d'autre de son chignon en deux cascades dorées sur ses épaules dénudées. Romain y glisse quelques furtifs baisers. Elle s'esclaffe devant la curée qui partage ces moments intimes.

On se précipite devant le couple princier pour enfermer le duo dans les appareils numériques. Il réapparaîtra comme par magie sur l'écran d'ordinateur et l'on se pouléchera devant tant de beauté.

C'est vrai qu'ils sont magnifiques ces deux-là. Sous sa candeur de jeune femme, Viviane offre des yeux semblables à des bijoux et ouvre une bouche faite pour l'envol des notes. Derrière son physique haut-de-gamme, Romain dégage une certaine puissance, contrastant avec des mains fines et fragiles. Ils ont succombé l'un à l'autre et une fusion s'est opérée grâce à la musique et au chant, pour transformer un coup de foudre en symphonie. La mélodie printanière bat son plein.

Belle-maman se pâme devant son gendre. Beau-papa se gargarise aux pieds de sa bru. Le dessert arrive. Des exclamations fusent, tels les oiseaux qui virevoltent entre les branches, impatients de nettoyer l'endroit quand la horde sera partie. On applaudit lorsque le champagne coule à flots du haut de la pyramide de coupes. Les domestiques servent. Les hôtes dégustent. L'air est bon. On est bien.

Sur l'estrade dressée par les amis de la mariée, l'orchestre s'installe devant la grande verrière. Il est déjà tard et le soleil décline. La robe blanche se teinte de rose au moment où les projecteurs s'allument et les premiers accords s'enchaînent. Les mariés sont réclamés pour cette valse. Doigts entrelacés, ils s'avancent sous les envies et les vivats. Viviane accroche un pan de sa robe à sa main droite et se tient à l'épaule de

Romain de l'autre bras, tandis qu'il la serre par la taille. Les deux oiseaux s'envolent à leur tour. La chevelure dorée prend des reflets verts, rouges, oranges, bleus, éclairée par les lumières des projecteurs aux couleurs criardes, mais cela ne fait qu'accroître sa magnificence.

Et tous de se précipiter à leur suite. Des enfants se faufilent entre les jambes des danseurs, d'autres rafflent les dernières miettes de gâteau, d'autres encore, plus âgés, flirtent dans un coin du parc, dissimulés derrière la calèche qui attend les mariés pour s'enfuir. Les chevaux en robe brune patientent sous le ciel indigo.

Viviane est heureuse et plante son regard dans celui de son cavalier. Emportée par la valse, elle plane au-dessus de la mêlée pour mieux s'enfoncer dans ses souvenirs, sa rencontre avec Romain.

La plage du sud. Tout a été vite, si vite, trop vite. Il y a encore quelques mois, elle ne le connaissait pas. Tout de suite il lui avait semblé qu'il était fait pour elle, que la croisée de leurs chemins devait se réaliser un jour. Et ce jour était arrivé sur une plage du sud, l'an dernier.

Au fil des concerts que Viviane avait donnés à travers le pays, les rencontres s'étaient bousculées. Journalistes, musiciens, public, elle aurait pu partir à l'aventure cent fois, mille fois. Elle aurait pu coucher facilement. Après chaque concert, elle rentrait dans sa loge, prenait sa douche, se changeait et ressortait une heure plus tard pour rejoindre ses musiciens de jazz. Alors s'écoulait la soirée, la nuit. Restaurant, détente, retour sur le concert, hôtel. Seule dans sa chambre, jamais accompagnée. Durant les cinq années de sa brève carrière, elle n'avait jamais ramené un homme dans son lit.

Qu'est-ce qui l'en empêchait ? Rien. Ou plutôt si. Une sorte



de balancement entre attirance et retenue qui la guidait vers le refus. Un phénomène inexplicable qui lui faisait repousser les avances. On la disait froide, même si elle dégageait une chaleur sur scène, une communion avec ses musiciens, une complicité avec le public, qui indiquaient le contraire. Doit-on mesurer la personnalité d'une femme à la façon dont elle joue avec les hommes ? Devait-elle forcément se laisser aller à la facilité ? De l'adolescence à ce mariage, elle n'avait jamais goûté au sexe opposé. Son corps était resté à l'état de virginité. Cela lui offrait une grâce et une candeur remarquables. Elle se refusait, alors qu'elle respirait la beauté, la liberté, la gaieté.

À l'issue de chaque concert, épuisée, elle examinait son reflet dans la glace de sa loge. Ses cheveux se mêlaient à la sueur qui ruisselait le long de son visage marqué par l'intensité de son spectacle. Elle n'avait pas d'égale dans sa façon voluptueuse de se balancer sur les musiques jazzy. Son déhanchement défrayait la chronique chez les critiques. La salle s'emballait, tanguait, roulait, entraînée par le jeu de corps de l'artiste. Une heure trente à ce rythme la vidait complètement. Elle oubliait alors le reste du monde et s'enfermait dans une espèce de transe qui la projetait à des années-lumière du quotidien. Quand elle atteignait le final comme le nirvana, il lui fallait quelques minutes de décompression, favorisées par les applaudissements du public, pour redescendre sur Terre. Elle avait joui pendant quatre-vingt-dix minutes. Ça lui suffisait.

Face au miroir, elle tentait de revenir sur sa prestation et lisait dans son regard l'impénétrable mystère qui la tenait à l'écart de l'amour. Elle aurait aimé désirer, mais elle ne le pouvait pas. Le blocage s'installait et elle rentrait, solitaire, dans son corps et dans son âme. Car sans les autres, sans ses musiciens, sans le public, sans le microcosme qui la berçait, qui était-elle ? Une fille paumée. Le chant l'avait projetée dans une sphère merveilleuse.

Des rencontres, du travail, son talent, l'avaient rendue vivable.

Petite sauvageonne, à la différence de son frère moulé pour suivre le troupeau bourgeois et façonné par l'éducation de ses parents, Viviane ne transpirait pas la routine bien lissée de sa riche famille dont l'entreprise était florissante : le père accumulait les millions de bénéfice, la mère jouait du piano et le frère étudiait avec application. Tout baignait, dégoulinait, machinalement, sans le moindre grain de sable dans les rouages. La fille avait tout pour réussir et plaire. C'est vrai qu'elle était jolie avec ses longues boucles blondes qui encadraient son visage rond et souriant de l'enfance naïve. Ses yeux pétillaient de bonheur. Mais au fond rien n'allait comme elle aurait souhaité. Ce qui l'intéressait, c'était uniquement la musique.

À l'issue des quatre premières années de son existence, le chant l'accapara déjà. Dès lors cette illumination, comme d'autres ont vu apparaître la Vierge, ne la quitta plus. Elle ne vivait que par cette passion naissante. Elle se balançait de gauche et de droite sous les yeux ébahis de ses parents et de son frère railleur. Son lieu de prédilection pour répéter fut d'emblée la verrière. Celle-là même qui sert ce soir d'arrière-scène. Une magnifique verrière qui s'ouvre au sud sur le parc, une véritable proue lumineuse où tous les rêves peuvent s'échafauder, une ouverture sur le monde, une griserie de liberté et de conquêtes. Une œuvre se bâtissait dans l'âme de la jeune enfant.

Évidemment, les bancs de l'école pâtissaient de sa distraction. L'institutrice s'en voyait avec cette gamine qui semblait constamment hors du monde. Les parents, hautement éduqués, ne comprenaient pas que leur fille divergeât à ce point. Elle sortait de la ligne tracée de la saga. Son père, qui la destinait déjà à une haute fonction dans son entreprise, s'en désespérait.

Plus ils tentaient de la remettre sur les rails, plus elle s'évadait. Certes, la mère inclinait à plus de sensibilité, elle-même artiste.

Mais artiste en dilettante, pianiste de salon, plus encline à occuper son temps, lors des longs après-midi, en jouant quelque air célèbre ou en lisant un épais roman de Dostoïevski, qu'à bayer aux corneilles.

Après un conseil de famille influencé par les penchants maternels et préconisations de l'enseignante, on décida de l'envoyer suivre une scolarité dans une école de chant. Dès lors, Viviane s'épanouit.

Cet épanouissement se retrouve ce soir dans les bras de Romain. La valse s'achève et une autre commence. La gamme orchestrale se limite à un genre disons plutôt classique. Ici, pas de débordements de rock, pas de musette. Au plus un slow, un fox-trot ou un charleston. Que n'irait-on sombrer dans la luxure musicale, se vautrer dans la sueur de blouson noir, l'extravagance du twist ou le populaire à la Verchuren ? Point de cela sous les arbres centenaires. Le navire bourgeois et de bonne famille s'interdit une telle déchéance, sombre déliquescence cause de bien des maux.

On se saisit de Viviane rayonnante pour emboîter le pas de danse aux convives. C'est le tour de son père, Alexandre. Le chef d'entreprise, tout jeune retraité, a laissé les rênes à son fils, mais garde un œil sur la bonne marche de la société puisqu'il en est le principal actionnaire. Fréquemment ils se réunissent autour d'un repas au restaurant, le plus huppé de la région, pourvu de trois étoiles au Michelin. Là, au milieu du spectacle culinaire, acteurs de théâtre gourmet, ils devisent sur l'avenir de leur société. Alexandre, son fils Jean-François, sa belle-fille Aurore, sa femme Anne-Louise et sa fille Viviane dégustent mets et chiffres, avalent délicatement plats et statistiques.

Certaines bouchées restent en travers lors de la déglutition de Viviane. Elle ne peut mélanger magret de canard à la sauce

orientale et chiffre d'affaires de l'année dernière comparé à celui du début de l'entreprise. Elle se refuse, comme elle refuse un homme dans son lit, à avaler un citron givré mode campagnarde en même temps que le taux de rentabilité du service commercial. Elle bloque. Elle trépigne d'impatience et tente à maintes reprises de dévier la conversation sur un autre sujet comme la musique, le chant, les concerts : la vie quoi, l'essentiel, la sensibilité envers les choses, la chaleur humaine. Pas la froideur calculatrice, la « statistico-mania », la progression linéaire, les cours de la bourse, la santé du CAC 40. Elle s'en tape et le fait sentir. Ce qui lui vaut les sarcasmes de son père et les remontrances gênées de sa mère. « Enfin, nous sommes entre nous pour un fameux repas ! Ce n'est pas si souvent. » Pas si souvent ? Une fois par mois quand même. Le seul moment où la chanteuse de jazz rejoint son giron familial qu'elle a quitté depuis longtemps pour voguer sur les océans de notes.

Il lui arriva une fois de délaissier carrément la table pour sortir prendre l'air. Une manière de protester contre cet *establishment*, de s'évader de ce carcan qu'elle supportait de moins en moins au fil des années. Il faut dire que le métier qu'elle pratique lui offre une liberté sans commune mesure. Une liberté dont elle n'a jamais joui durant sa vie dans la maison assise au milieu du parc.

Sa mère l'avait vite rattrapée dans le jardin du restaurant. Sa petite fille lui échappait. « Allons donc, reviens à la raison ! Pense aux affaires de ton père. C'est un mauvais moment à passer, je te le concède, mais fais un effort. » En retour la fille faultrice de troubles lui offrit magistralement une colère noire. Elle marchait de long en large en moulinant des bras. On pouvait l'apercevoir de l'intérieur, mais son père et le reste de la tablée faisaient mine de ne rien remarquer. « Les affaires, les affaires, mais vous n'avez que ce mot-là à la bouche ! Le fric, le fric, ce

n'est pas tout dans la vie ! Regardez-vous un peu. Vous êtes maladifs, vous ne respirez pas la santé : vous sentez le renfermé. Éclatez-vous bon sang ! Ces repas me fatiguent. On ne parle de rien. Que de fric, de taux, de hausse, de plus d'argent, d'actions. Vous n'êtes pas beaux... Vous n'êtes pas beaux ! Vous êtes des coincés ! » Les nerfs lâchaient. La diatribe s'acheva en pleurs. La fille de colère. La mère de dépit et de vexation.

Il fallait rapidement recoller les morceaux, d'autant que le personnel, aux petits soins pour ses clients, s'impatientait pour le plat suivant. En duo, elles passèrent dans les toilettes afin de se refaire le Rimmel avant de regagner le théâtre.

« Coulis de bananes enrobées au chocolat des tropiques. » Le serveur présenta le premier dessert. On se regardait en chiens de faïence pendant la distribution du mets. On reprenait ses esprits pour cette seconde entrée en scène. On se souriait artificiellement. Dès la première cuillerée, on se détendit quelque peu en savourant méticuleusement la bouchée qui fondait délicatement entre le palais et la langue. « Délicieux ! Sublime ! » On ne tarissait pas d'éloges sur le grand art. On ne se lassa pas de poursuivre la conversation sur l'état de l'entreprise. Jusqu'à la fin du repas, jusqu'à l'ultime gorgée de vin, au bout de la tasse à café auréolée de maints petits gâteaux, on acheva le tour d'horizon. Le père menait la cadence, laissait parfois la main à son fils, la reprenait, parachevait le spectacle par l'allumage d'un cigare des Caraïbes en se calant dans le creux de sa chaise caparaçonnée d'un tissu épais, vert bouteille. « Tout va bien. Nous durerons encore longtemps. »

La messe était dite. On pouvait enfin parler d'autre chose. De la tournée de Viviane par exemple. Elle ravalait sa salive comme sa rancœur et tentait d'oublier le cauchemardesque repas pour s'envoler vers des espaces plus réjouissants. On s'extasiait alors sur sa réussite. À quand le prochain disque ?